

Jean Paul Richter

Hespérus



Préface de Linda Lê

Jean Paul Richter

Hespérus

Préface de Linda Lê

Paru en 1795, voilà réédité un très grand classique de Jean Paul Richter (1763-1825), plus connu en France sous le nom de Jean Paul.

Tout roman des origines est aussi l'histoire d'une initiation, et c'est une semblable expérience que vit le jeune Victor lorsqu'il découvre qui est son véritable père et à quel point la réalité peut être trompeuse. Dans cette aventure « aux chemins qui bifurquent », comme aurait pu l'écrire Borges, notre héros va rencontrer l'Amour en la personne de Clotilde et le Savoir sous l'égide d'un philosophe à la sagesse orientale.

Mais *Hespérus* est surtout un roman d'une liberté inouïe. Il marie l'encyclopédisme à la philosophie, le picaresque au voyage sentimental, la fantaisie à la gravité et, ce faisant, atteint une modernité qui ferait pâlir les prétendues audaces littéraires de certains de nos contemporains...

L'œuvre de Richter a été louée par Schiller, Schumann, Nerval en leur temps et, plus près de nous, par Thomas Bernhard. L'un de ses sommets revoit ici le jour, après soixante-quinze ans d'oubli, dans la superbe traduction d'Albert Béguin. Elle est préfacée avec autant de ferveur que d'érudition par Linda Lê.

EAN numérique : 978-2-7561-0777-6

EAN livre papier : 9782756100852

www.leoscheer.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

HESPÉRUS

Melville

collection dirigée par Mathieu Terence

JEAN PAUL RICHTER

HESPÉRUS

ou

QUARANTE-CINQ JOURS
DE LA POSTE AU CHIEN

BIOGRAPHIE

Texte traduit de l'allemand par
ALBERT BÉGUIN

Préface de
LINDA LÈ

 melville
léo scheer

Illustration de couverture :
Caspar David Friedrich, *Deux hommes contemplant la lune* (vers 1819)
Musée de Dresde

© Melville/Éditions Léo Scheer, 2007

LE MYSTÈRE DES ORIGINES

par
Linda Lê

Walter Benjamin le rangeait, aux côtés de Kleist et d'Hölderlin, parmi les grands contemporains dont Goethe s'obstinait à ignorer le génie : Jean Paul n'avait pourtant pas manqué, après un séjour à Weimar, de montrer, par des allusions dans son œuvre, combien il avait été marqué par l'auteur des Souffrances du jeune Werther. S'il devint, après la publication d'Hespérus (1795), un écrivain adulé, ce ne fut pas toujours chez les premiers romantiques allemands que ses écrits fantasques trouvèrent un écho : Karl Philipp Moritz fut subjugué, mais August Wilhelm von Schlegel exprima des réserves, ne retenant de ses trois grands romans que Siebenkäs (1796, traduction française de P. Jalabert, chez Aubier-Montaigne, 1963), au détriment de Titan, qui devait paraître en 1803, comme d'Hespérus, jugés pré-tentieux. Johann Paul Friedrich Richter, qui choisit, en rejoignant la « corporation écrivante », de s'appeler Jean Paul, en souvenir sans doute du fameux Jean-Jacques, dont il admirait La Nouvelle Héloïse, reçut cependant très tôt le soutien d'un esprit qui n'était pas connu pour des prises de position hâtives : Lichtenberg. Certainement séduit par l'univers paradoxal du jeune héritier de Swift, le ciseleur d'aphorismes entendit chez Jean Paul une voix venue d'ailleurs.

Ainsi adoubé, mais continuant à susciter tout à la fois l'enthousiasme et un intérêt circonspect, Jean Paul fit la révolution dans les lettres allemandes, laissant, à sa mort, en 1825 – il avait soixante-deux ans –, une œuvre dont Robert Schumann s'empara avec la ferveur d'un

disciple, certain que, si l'humanité suivait son exemple et lisait ce maître, « elle deviendrait meilleure, tout en se trouvant plus malheureuse¹ ». La France s'était elle aussi enflammée pour celui qui avait si bien su rendre l'épanchement du songe dans la vie réelle. Mme de Staël, oubliant que l'un des personnages de Jean Paul, l'Albano de Titan, désavouait la « platitude toute française de sa philosophie² », donna à lire, dans *De l'Allemagne, un rêve de Siebenkäs* qui devait fasciner Balzac au point qu'il l'évoqua, à propos d'Ursule Mirouët, tout en saluant cet « étrange génie » venu d'outre-Rhin. Nerval traduisit en 1830 deux textes de Jean Paul, dont « L'Éclipse de lune » (traduction que devait reprendre Armel Guerne en publiant son anthologie consacrée aux romantiques allemands³). Quatorze ans plus tard, dans une lettre à Franz Liszt⁴, Gérard Labrunie annonça qu'il avait écrit un « roman-vision à la Jean Paul » : Aurélia.

L'influence de l'auteur d'Hespérus s'exerça tout au long du XIX^e siècle, jusqu'à ce qu'un trouble-fête, habitué à se prononcer de manière tranchante, fit entendre une voix discordante : Nietzsche, dont on connaît la passion pour Sterne, auquel Jean Paul avait été souvent comparé, reprocha, dans *Humain, trop humain*, à ce dernier de s'entendre à toutes sortes d'artifices, mais de n'avoir aucun art, avant de lui donner le coup de grâce : « homme bon et douillet, il n'en fut pas moins une fatalité – une fatalité en robe de chambre⁵ ». Exprimé en 1880, ce jugement, ajouté aux aléas de la gloire posthume, fit tomber dans l'oubli celui dont la paisible vie près de Bayreuth n'avait pas été couronnée, comme celle d'Hölderlin, par la folie, ou comme celle de Kleist, par le suicide, le privant ainsi de l'éclat noir du prince maudit.

La France surréaliste l'exhuma cependant, à la faveur des traductions qu'Albert Béguin donna, en 1930 aux éditions Stock, du Jubilé et

1. Cité par Claude Pichois, *L'Image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, Paris, Corti, 1963, p. 244.

2. *Titan*, traduit sous la direction de Geneviève Espagne, Lausanne, L'Age d'homme, 1990, p. 533.

3. *Les Romantiques allemands*, Paris, Desclée de Brouwer, 1963, repris, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 2004.

4. Lettre du 23 juin 1854, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1993, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, p. 871.

5. « Le Voyageur et son ombre », fragment 99.

surtout d'Hespérus. Béguin avait été frappé, en lisant Balzac dans son adolescence, par la référence à cet étrange auteur qui avait choisi de prendre comme pseudonyme un double prénom. Jean Paul l'avait longtemps fait penser, comme il le confia dans *L'Ame romantique* et le rêve¹, à « quelque mage oriental ou scandinave ». Et d'ajouter : « Sans oser m'en enquérir encore, j'espérais vaguement de cet être sans nom des enseignements que je supposais réservés aux étapes suprêmes de l'initiation au savoir humain. » Un long séjour en Allemagne et une complicité avec Edmond Jaloux, qui s'attachait à intéresser les lecteurs aux contes d'Hoffmann, devaient conduire à l'achèvement de cette œuvre de salut public : inviter les curieux à se plonger dans l'univers onirique de Jean Paul, dont Béguin publia aussi un Choix de rêves². Même si celui qui avait signé ces romans incomparables que sont Hespérus, Siebenkäs et Titan, n'était plus lu que par des initiés, son rôle de transfuge des lettres marqua les happy few qui s'évadaient avec lui : des écrivains aussi différents que Hesse, Mandiargues et Svevo n'échappèrent pas à son influence souterraine. Et Thomas Bernhard, dans *Extinction*³, procura comme via-tique à l'un de ses personnages Siebenkäs, à côté d'un livre de Musil, d'un autre de Broch et du Procès de Kafka.

« Rien ne m'a jamais ému davantage que le sieur Jean Paul. Il s'est assis à sa table et, par ses livres, il m'a corrompu et transformé. Maintenant, je m'enflamme de moi-même⁴ », avouait volontiers le bouillonnant Jean Paul qui, avant de se consacrer au roman, avait joué au diabolus ex machina en produisant des écrits satiriques, dont il espérait qu'ils sauveraient sa mère, veuve ayant trop de bouches à nourrir, de la misère matérielle. Il commença toutefois par jeter sur le papier, à dix-huit ans, en 1781, un bref roman épistolaire non traduit en français à ce jour, *Abélard et Héloïse*, sur lequel il devait porter un regard sévère, décrétant que l'œuvre, malgré certaines beautés de style, était

1. Éditions Corti, 1991, repris dans *Le Livre de poche*, coll. « Biblio essais », 1993 ; le texte figure dans l'introduction, p. XIII.

2. Recueil édité et traduit par Albert Béguin (Stock, 1931), repris, Paris, Corti, 1964, avec une introduction de Claude Pichois et une postface de John E. Jackson.

3. Roman traduit de l'allemand par Gilberte Lambrichs, Paris, Gallimard, 1990.

4. Cité par Albert Béguin, *L'Ame romantique et le rêve*, op. cit., p. 256.

une mauvaise imitation de Goethe. Après des études de théologie à Leipzig, il n'eut d'autre choix, pour sortir du dénuement, que de devenir précepteur. Il allait, dans ses œuvres, revenir souvent sur la position qu'il avait occupée, décrivant le précepteur, dans La Loge invisible¹, son premier Bildungsroman (1792), comme un « être absurde, trop souple et trop rigide, pédantesque et timoré ». La morne existence qu'il mena à Hof en exerçant son métier le conduisit ainsi à aiguiser son esprit avec les armes de la satire. Manière d'hommage à Érasme, son Éloge de la Bêtise², d'une verve étincelante, rappela comment cette divinité avait toujours servi les femmes et les rois, tout en étant la plus sûre alliée des têtes pensantes et des prédicateurs. D'autres textes, de la même veine, parurent, dont le plus curieux est sans doute « Mon enterrement vivant³ », ébauche de ce qui allait prendre forme dans Siebenkäs, où l'Ange du bizarre rend visite au Démon des vertiges de l'identité.

Pour qu'il se tournât vraiment vers le roman, il fallut à Jean Paul connaître une expérience, qu'il data précisément du 15 novembre 1790 : il affronta et surmonta la pensée de la mort. La Faucheuse rôdait dans son entourage. Un de ses frères s'était suicidé, un ami cher venait de disparaître. L'obsession de la mort ne devait plus le quitter, colorant d'une teinte funèbre nombre de ses pages. La Loge invisible, dont le sous-titre, Les Momies, dit assez cette hantise, est peut-être, avec Titan, le roman où le combat avec le néant se révèle le plus acharné, car la mort est « cette grande nuit qui s'avance vers toi sans répit, plus proche d'une heure à chaque heure, sûre de t'abattre, éphémère, tandis que tu voltiges dans un dernier rayon de soleil ou dans la lueur du crépuscule ». Hespérus, qui est aussi, à sa manière, un memento mori, s'entend à rappeler l'heure ultime : « L'homme n'a ici-bas que deux minutes et demie : une pour sourire, une pour soupirer, et une demie pour aimer ; car au milieu de cette minute il meurt⁴. »

En approchant les rives du Styx, Jean Paul franchissait le Rubicon : il allait donner toute la mesure de sa singularité dans le roman, qu'il défi-

1. Traduction française de Geneviève Bianquis, Paris, Corti, 1965.

2. Traduction française de Nicolas Briand, Paris, Corti, 1993.

3. Traduction française de Nicolas Briand, Paris, Corti, 1994.

4. Voir p. 72.

nissait comme une « encyclopédie poétique ». La Loge invisible, Hespérus, Siebenkäs, Titan, sans oublier Vie de Quintus Fixlein¹ qui retrace l'histoire d'un pasteur, Le Jubilé, qui a pour décor un presbytère, La Vie de Fibel², biographie imaginaire d'un auteur d'almanachs : autant de livres où cet esprit nomade, épris d'harmonie tout en étant attentif à ce qui en lui aspirait au chambardement, révéla au profane que le Rêve est une seconde vie. Ces intrigues invraisemblables, tissées d'ellipses, de sous-entendus, de digressions, d'apophtegmes et d'adages que l'auteur, dans Titan, présente comme des persécutions du lecteur, jaillirent de la plume d'un sorcier des mots qui ne prisait rien tant que le « vif-argent humoristique ». L'humour, ce « sublime inversé », comme il le dit lui-même, cette « révolte supérieure de l'esprit », comme devait le définir l'un de ses admirateurs, André Breton³, imprègne ces récits où l'auteur est souvent présent, s'invitant même parfois comme personnage. Hespérus n'échappe pas à la règle, puisque Jean Paul, sans apparaître, est évoqué, sous le nom de Monsieur, comme l'un des fils recherchés, avant de se dévoiler à la fin du livre comme le chroniqueur de cette histoire riche en surprises. Les appendices de Titan, où il se livre au jeu du cadavre exquis – « Le jeu est inépuisable, le sérieux ne l'est pas » –, suffirent à convaincre que Jean Paul, possédé par le démon du Witz, ce sel attique des Germains, n'hésitait jamais à doter ses paysages romanesques de ce qu'il appelait ses « nefes de fous » et ses « châteaux enchantés ». Il se présentait moins comme un romancier que comme un biographe, et celui qui tenait la chronique de ces vies, humbles ou habitées par l'hybris, livra ainsi le secret de son art : « Le véritable poète n'est, en écrivant, que l'auditeur, non pas le maître de ses caractères, c'est-à-dire qu'il ne compose pas le dialogue en cousant bout à bout des répliques, selon une stylistique de l'âme qu'il aurait péniblement apprise ; mais, comme dans le rêve, il les regarde agir, tout vivants, et il les écoute⁴. »

1. Roman, 1795, traduction française de Pierre Velut, Paris, Aubier-Montaigne, 1979.

2. Roman, 1811, traduction française, présentation et annotations par Robert Kopp et Claude Pichois, Paris, 10/18, 1967.

3. Voir *Anthologie de l'humour noir*, 1939.

4. Cité par Albert Béguin, *L'Âme romantique*, op. cit., p. 254.

C'est sans doute ce qui donne à ses romans des affinités avec le conte – « Un conte est au fond semblable à un rêve ¹ », disait Novalis. Les livres de Jean Paul sont autant de voyages au pays de l'enfance, ce paradis vers lequel tout retour est « interdit par l'âge, par l'épée étincelante et tranchante de l'expérience ». D'où la recherche obstinée, exprimée dans *La Loge invisible*, de ces âmes hautes, qui se distinguent par « le besoin d'échapper à la terre, le sentiment de la vanité de toute action terrestre, de l'incompatibilité qui existe entre notre cœur et le lieu de notre demeure, le visage élevé au-dessus de la broussaille enchevêtrée et des répugnants appâts de notre sol, le désir de mourir, le regard qui se fixe par-delà les nuages ». Voulant s'évader de l'étroite prison du réel, Jean Paul interrogeait, presque dans chacun de ses écrits, le mystère des origines. La paternité est un leurre. Les récits d'initiation livrent la découverte, par les personnages, de la vérité concernant la naissance de chacun. Hespérus en est l'exemple le plus éclatant, où l'auteur s'amuse à un inlassable jeu de substitution : qui est le fils de qui ? La question ne relève pas seulement du « roman familial », elle est d'ordre spirituel : la révélation ultime détermine une vision qui est, chez Jean Paul, celle de l'Enfant trouvé, laquelle le conduit à créer un autre monde ou, comme dit Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman* ², à « défier le vrai ». Fort d'un orgueil prométhéen, et contrairement au *Bâtard réaliste* qui, dans ses œuvres, imite Dieu, l'Enfant trouvé, note encore Marthe Robert, est « dieu lui-même, un dieu tellement confiant en ses pouvoirs qu'il peut même adjoindre à son arsenal magique les armes plus subtiles de la satire et de l'ironie ».

En deuil du paradis perdu, Jean Paul chercha, à travers le panthéisme, à renouer le dialogue originel avec la nature, tout en plaçant, au cœur du cosmos, l'amitié comme l'astre autour duquel tournoient les personnages en quête d'eux-mêmes. Gustav et Amandus, dans *La Loge invisible*, *Siebenkäs et Leibgeber*, qui sont des sosies dans *Siebenkäs*, Victor et Flamin, ces réincarnations d'Oreste et de Pylade

1. Albert Béguin, *L'Âme romantique*, op. cit., p. 279.

2. Aux éditions Grasset, 1972, repris Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977 (les deux citations proviennent des p. 76 et 78).

dans Hespérus, Albano et Roquairol – ce dernier présentant le visage du sombre héros de la démesure qui se suicide sur scène dans Titan –, sont plus que des amis, des Dioscures. Parfois ils aiment la même femme, parfois c'est la sœur de l'ami qui est choisie, comme pour accentuer l'effet de miroir. Les mentors aussi jouent le rôle de doubles : le Génie dans La Loge invisible, Emmanuel dans Hespérus, Schoppe l'érudit dans Titan ne tentent pas de faire de leur élève une copie d'eux-mêmes – danger contre lequel Jean Paul mit en garde les pédagogues dans son traité d'éducation, *Levana*¹, où il rendit hommage à l'Émile de Rousseau tout en s'opposant aux vues de son prédécesseur –, ils n'en restent pas moins des guides, des passeurs, quitte à être, comme Schoppe le titan, un être de la nuit, un personnage de roman noir. Dans cet univers les femmes sont moins des objets de conquête que des initiatrices, introduisant les hommes dans un dédale onirique. Leur cécité partielle ou totale (le thème de la cécité revient plusieurs fois chez Jean Paul, jusque dans cette scène, freudienne avant la lettre, d'Hespérus, où un fils, en l'opérant, rend la vue à son père supposé) étant tantôt un signe d'élection, tantôt ce qui cause leur perte.

« Aveugle-toi dès aujourd'hui : / Même l'éternité est pleine d'yeux », devait écrire Paul Celan² au xx^e siècle. Cette hantise des yeux ouverts aux portes du rêve est une des constantes chez Jean Paul, pour qui se priver de voir permet d'approcher les frontières de l'invisible. Il faisait sien le mot de Shakespeare dans *La Tempête* : « Nous sommes faits de la même étoffe que les songes et notre petite vie, un somme la paracheve³. » Le rêve est le mode d'expression pour lequel Jean Paul avouait sa prédilection. Jusque dans son essai, *Levana*, il glissait des récits oniriques pour préciser sa pensée. Le rêve est « la patrie de l'imagination ». Dans ces territoires s'établissent des correspondances, des analogies – Jean Paul avait, avant Rimbaud, rappelé que la vie est ailleurs et que le rêve est « poésie involontaire », nous donnant « à la fois le ciel, l'enfer

1. *Levana ou Traité d'éducation*, 1806, traduction française par Alain Montandon, Lausanne, L'Age d'Homme, 1983.

2. Cité dans Maurice Blanchot, *Une voix venue d'ailleurs*, « Le Dernier à parler », Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2002.

3. Acte IV, sc. 1, dans la traduction française de Pierre Leyris et Élisabeth Holland, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959.

et la terre ». Ses rêves ne sont pas sans rappeler les visions de William Blake, qui, s'étant lui aussi vu interdire le retour à l'enfance par l'épée tranchante de l'expérience, composa successivement *Les Chants de l'Innocence* et de *l'Expérience*¹, où la « douce chanson du rire » se transforma en « notes de la douleur ».

Les romans de Jean Paul entremêlent des rêves harmonieux et des rêves d'effroi, qui révèlent le combat intérieur et le chaos cosmique. Le plus célèbre est celui qui figure dans *Siebenkäs*, où des enfants morts demandent au Christ : « Jésus, n'avons-nous point de père ? » Et il répond : « Nous sommes tous des orphelins, vous et moi, nous n'avons point de père. » Ce Dieu absent, ce *Nobodaddy*, comme dirait William Blake, fut aussi Celui qu'interrogea Nerval quand il écrivit « *Le Christ aux Oliviers* », poème qui se voulut une imitation de Jean Paul. A la déploration du romantique allemand : « Et lorsque je levai les yeux vers le ciel infini, cherchant un regard de Dieu, l'univers me contempla de son orbite vide et sans fond », firent écho ces vers de Nerval : « En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite, / Vaste, noir et sans fond ; d'où la nuit qui l'habite / Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours². »

Albert Béguin, dans *L'Âme romantique et le rêve*, louait le style magicien et le génie métaphorique de Jean Paul, capable de nous donner des orgies d'images et de nous transporter anywhere out of the world. *Hespérus* est un roman où l'auteur se divertit en multipliant les rebondissements, mais le suspens ludique cache un ton grave, car la quête des origines renferme aussi le récit d'une conversion, celle de Victor, qui assiste à sa seconde naissance, l'avènement de ce moment où il ne craint plus rien « dans l'univers sublime et effrayant ». Le livre dévoile, comme le fait remarquer Albert Béguin, « les aspirations du moi isolé, qui éprouve sa solitude comme une loi implacable de l'existence terrestre, mais qui finit toujours par apercevoir un au-delà où cette solitude prendra fin³ ». *L'étoile du soir* est la promesse d'un chant de l'aube.

LINDA LÊ

1. 1789-1793, traduction française par Alain Suied, Nancy, Arfuyen, 2002.

2. « *Le Christ aux oliviers* », *Les Chimères* ; « *Mysticisme* », *Petits châteaux de Bohême*, *Œuvres complètes*, t. III, op. cit.

3. *L'Âme romantique*, op. cit., p. 234.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Qu'un auteur de trente ans à peine ait pu produire une œuvre aussi dense et ample à la fois est déjà étonnant ; mais la surprise devient émerveillement devant un feu d'artifice où se bousculent tant de références à tous les domaines d'un savoir encyclopédique, sans qu'une ligne « sente l'huile et la lampe », comme disait Montaigne des passages pédants. Et ce n'est pas tout : la distance et l'humour l'émaillent à tous les niveaux, chaque institution de cette Allemagne des petites cours en prenant, comme on dit, pour son grade. Parfois l'on pense à notre dix-huitième siècle si divers, parfois à des manières bien plus proches du nôtre, comme en a par exemple produit le règne finissant des Habsbourg en Mitteleuropa...

Voilà plusieurs décennies que cette traduction a été publiée pour la première fois¹. Elle faisait partie de ce mouvement si capital pour notre connaissance de la culture voisine, avec laquelle l'histoire nous avait si profondément brouillés, et beaucoup espéraient que cette page hostile serait définitivement tournée. Il est vrai que si le pouvoir appartenait aux poètes et aux musiciens, et Dieu sait si les uns et les autres, avant de se retrouver face à face, pouvaient se targuer d'en avoir produit, ces pages noires n'eussent pas même été écrites... La musique de Jean Paul n'est pas seulement le produit hybride du cœur et de la raison, comme sera aussi celle de Schumann et de tant d'autres, il hérite à la fois, et l'exigence intellectuelle d'érudition sans

1. Chez Stock, en 1930, rappelons-le.

laquelle les Lumières (Aufklärung) n'eussent pas diffusé dans une Europe qui se dégageait du féodal et ne voyait venir qu'un ordre plus juste, et l'esprit de tempête et d'orage (Sturm und Drang) qui permettait à l'individu de se retremper en un moi trop longtemps méprisé, quitte à s'y perdre en effusions, à s'y exalter en élévations, à s'y déchirer, comme le montre Linda Lê dans le texte qui ouvre ce livre, entre les postulations du haut et du bas. Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs ce sens de l'humour que même notre ironique Musset ne peut lui disputer...

L'édition française n'a jamais rompu avec ce courant transnational vivifiant, où le Suisse Béguin, professeur à Bâle et directeur de la revue Esprit, a eu tant de part : nous n'en finirions pas de citer les pionniers et ceux qui les suivirent ; c'est la librairie José Corti qui publiait avant guerre toutes les contributions d'Albert Béguin à la connaissance du rêve, si utile aux brillantes analyses thématiques et psychanalytiques à venir d'un Gaston Bachelard, c'est Stock déjà nommé qui accueillait bien des traductions du même Béguin ; Armel Guerne donnait chez Desclées de Brouwer une anthologie des Romantiques allemands, que Phébus devait republier, le même Phébus qui remettait à jour la traduction intégrale des Contes d'Hoffmann, dont maints textes revenaient à Béguin, mort en 1957, non sans avoir formé à son tour, entre autres, une germaniste qui prolongea son œuvre pour l'édition, la regrettée Madeleine Laval.

On comprend aisément qu'il n'était pas question pour nous de songer à mettre sur le marché une nouvelle version de ce monument du romantisme allemand – elle n'eût eu aucune des qualités, nous allions écrire : de l'original, en oubliant presque que l'original allemand se fait oublier. C'est précisément parce que, en traducteur de l'ancienne (et peut-être de la seule vraie) école, il s'est montré à la hauteur de son modèle qu'une œuvre de cette envergure, si elle force le respect, ne demandait rien moins qu'à être embaumée. Aussi l'éditeur s'est-il adressé à l'équipe de Qualis artifex, qui s'est attachée avec une délicatesse d'orfèvre à restaurer toutes les qualités de sa transposition : l'exhumer impliquait de mobiliser tout ce qui est au pouvoir d'une langue de trois quarts de siècle plus jeune, pour un lectorat dont les habitudes ne sont plus précisément les mêmes que jadis – sans rompre franchement avec celles d'un

autre siècle. Toute réfection proprement dite une fois récusée, il restait néanmoins à refondre, pour s'en tenir à la surface, la présentation matérielle choisie par l'éditeur ancien, laquelle datait, moins parce que les usages ont changé que parce qu'il avait péché par une fidélité servile : voulant restituer l'allemand dans ce qu'il avait de plus allemand, et le romantisme dans ses envolées les plus lyriques, il avait rendu obscur le style périodique, balisant paradoxalement la langue d'arrivée ou trop ou trop peu. Voilà un point qui méritait au moins la refonte. Sur le fond, un recours constant à l'original a permis de rectifier certaines interprétations qui, sans être fautives, prêtaient à confusion, cultivant un peu systématiquement l'archaïsme, tant lexical que syntaxique, et supposant transparentes trop d'allusions. Beaucoup de notes, de ce fait, ont été rajoutées ; ajoutons pour finir que les coupes opérées par Béguin sont restées les siennes : on n'en a pratiqué aucune nouvelle, pas plus qu'on n'a restauré de lacune. Le traducteur, de ces dernières, s'explique et, dans son avertissement de 1930, justifie ces semi-libertés : la plupart du temps, l'auteur les autorise ; d'autre part, il devait primitivement donner à son œuvre un tour politique, qu'il abandonne chemin faisant ; ce matériau hétérogène, nous avertit le traducteur, l'aide à retrancher « quelques pages... [prises] parmi [les] peintures de la cour, plaisanteries et intrigues de lamentables hobereaux ».

Toujours dans la révérence la plus grande, le recadrage opéré pour la présente édition a tenu lieu de règle et de garde-fou, de sorte que cette édition révisée ne peut, à notre avis, que servir le riche matériau de départ, pour la satisfaction du lecteur le plus exigeant. C'est du moins ce que nous espérons.

N. B. – Pour ne pas mettre d'obstacle à la lecture, les éclaircissements ont été renvoyés en fin de volume, où le lecteur les trouvera rassemblés par « jours de poste », qui sont comme les chapitres du livre ; dans le courant du texte, ces notes sont appelées par des numéros qui se suivent pour un même jour. De la sorte ne subsistent en bas de page que les notes, assez nombreuses, que l'auteur a cru bon de placer dans son texte, et qui font donc partie de la narration ; elles sont appelées par une simple étoile. Lorsque l'auteur a recours à des mots en français dans le texte, nous avons gardé l'orthographe qu'il leur

HESPÉRUS

donnait et les avons signalés, pour les distinguer des notes de l'auteur, par des italiques et en les faisant suivre d'une étoile entre parenthèses ().*

C'est dans le même esprit de clarté que nous avons traité comme des notes les coupes dans le texte opérées par le traducteur. Font exception toutefois à ce principe les quelques épisodes résumés par lui dans le corps du texte, et qui figurent donc, dûment signalés, à leur place.

La terre est un cul-de-sac dans la grande Cité de Dieu, la chambre noire pleine des images renversées et confuses d'un monde plus beau, le rivage de la Création, une cour brumeuse et un soleil meilleur, le numérateur d'un dénominateur encore inconnu... Elle est, en vérité, bien peu de chose.

Jean Paul, *Les Papiers du diable*.

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS AUBIER MONTAIGNE,
COLLECTION BILINGUE

Siebenkäs

Introduction, traduction, notes par Pierre Jalabert, 1963

Journal de bord de l'aéronaute Giannozzo

Traduction, introduction et notes par Jacques Poumet, 1975

Vie de Fixlein, régent de cinquième (Quintus Fixlein)

Traduit et préfacé par Pierre Velut, 1979

Biographie conjecturale

Traduction, chronologie et postface de Rolland Pierre, 1981

AUX ÉDITIONS JOSÉ CORTI,
COLLECTION « ROMANTIQUE »

Choix de rêves

Introduction par Claude Pichois,
préface et traduction d'Albert Béguin, 1964

La Loge invisible (Die unsichtbare Loge)

Traduction de Geneviève Bianquis, 1965

Mon enterrement vivant et autres textes

(Meine lebendige Begrabung)

Traduction et préface de Nicolas Briand, 1994

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME,
COLLECTION « GERMANICA »

Cours préparatoire d'esthétique (Vorschule zur Aesthetik)
Traduction et annotations de Anne-Marie Lang et Jean-Luc Nancy, 1979

Levana ou Traité d'éducation (Levana)
Traduction et notes d'Alain Montandon, 1983

*Le Voyage aux bains du Dr Katzenberger,
accompagné d'un choix de petits écrits revus et corrigés par l'auteur*
Traduction de Geneviève Espagne, 1986

Titan, 2 vol.
Traduction publiée sous la responsabilité de Geneviève Espagne,
notes et postface de Geneviève Espagne, 1990

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Louis-Charles Barbara, *Le Major Whittington*
présenté par Nori Kameya,
contient *Éléments d'une biographie de l'homme-machine*
extraits traduits de *Palingenesien*
Paris, Minard, 1985, coll. « Bibliothèque introuvable »

Le Jubilé, appendice (Der Jubelseniör)
Traduction d'Albert Béguin
Paris, Stock, 1930, coll. « Le cabinet cosmopolite »
Vie de Fibel (Leben Fibels, des Verfassers der Bienrodischen Fibel)
Traduction, présentation et annotation par
Claude Pichois et Robert Kopp
Paris, Union générale d'éditions, 1967, coll. « Bibliothèque 10/18 »